

me faisait plaisir de causer d'elle avec quelqu'un qui l'avait vue. Quant à penser à Vos Majestés, nous n'avons fait que cela depuis quinze jours, parfaitement secondés par les Mexicains qui éprouvent envers Elles une reconnaissance légitime que nous tâchons de leur inculquer davantage. Si jamais pays a été sauvé miraculeusement d'un état dont il ne serait jamais sorti, c'est bien celui-ci ; il le sait et il le comprend, il le témoigne par sa joie toujours croissante et par l'accueil affectueux qu'il nous a fait. C'était la liberté d'expression qui lui a été rendue par la France, car vraiment depuis qu'il la possède il semble être devenu tout autre. On le disait froid et apathique, je le trouve au contraire montrer beaucoup de cœur, de confiance et surtout de satisfaction d'être délivré de ses mille despotes dont il ne se serait jamais débarrassé tout seul, sans la main généreuse de la France.

Les tricolores de Vos Majestés et les nôtres flottent partout réunies à côté parfois de celle de mon pays qui lui aussi a été redevable à l'alliance française du berceau de son indépendance et de sa prospérité. Parmi les poésies qu'on nous a jetées à Puebla, nous en avons recueilli deux dans la voiture même que je me permets de vous envoyer. Si j'y ajoutais toutes celles que nous avons reçues ici également sur Vos Majestés, le nombre en serait prodigieux.

Sur un arc de triomphe près du lac de Chalco, on lisait « Eterna gratitud à Napoléon tercero ». A notre arrivée à Guadalupe on cria beaucoup « Viva Maximiliano primero », « Viva Napoléon tercero » et la foule répondit « que viva » en soulevant ses grands sombreros. La vue de la Vierge de Guadalupe m'a beaucoup touchée, c'était comme une grande réparation historique que l'hommage rendu à la protectrice des Indiens par un descendant de Charles-Quint prêt à s'asseoir sur le trône de Montezuma. Aussi l'accueil que nous reçûmes ce jour-là fut-il tel que je n'en ai jamais vu, c'était l'effusion de la délivrance et comme une espèce de délire qui s'était emparé de plusieurs milliers de cavaliers et de toutes les dames de Mexico. Le lendemain sur la grande place, qui regorgeait de monde, il se passa une manifestation très affectueuse ; c'était le soir, nous avions passé quelques instants sur le balcon lorsque des voix se firent entendre : « Salga nuestro emperador » ; nous revînmes et il y eut alors de telles acclamations que ce n'était plus que des bruits confus et inarticulés.

L'armée française nous a reçus partout de la manière la plus aimable et les cris de « Vive l'Empereur » interrompent souvent avec non moins d'accent ceux de « Viva el Emperador ». C'est que l'armée française assiste en effet au commencement du succès de son œuvre, d'une des plus belles certainement que parmi toutes ses gloires elle ait été appelée à accomplir. Ce qui est satisfaisant

pour nous est en même temps un hommage rendu à ses efforts et à la grande pensée qui a présidé à l'entreprise.

Le sang versé à Puebla ne l'aura pas été en vain, car il aura fait germer une nation là où il n'y en avait pas, et élevé un autre empire avec un autre aigle pour symbole sur la rive opposée de l'Atlantique. L'alliance entre ces deux empires peut devenir un des grands faits de l'histoire.

D'après tout ce que j'ai vu une monarchie dans ce pays-ci est faisable et répond aux besoins unanimes de la population ; cependant cela n'en reste pas moins une tentative gigantesque, car il y a à lutter avec le désert, avec les distances, avec les routes, avec le chaos le plus complet. Il y a dans ce pays-ci des hauts et des bas de civilisation surprenants. A Mexico on est à peu près comme en Europe. A une demi-heure de là on verse dans une gorge et on est attaqué par des voleurs. Cela ne nous est pas arrivé grâce à l'habileté des généraux français, mais nous avons traversé maint endroit très suspect où l'on avait caché plusieurs milliers de partisans. J'avoue que le premier jour de notre voyage de Tejeria à Córdoba, la chose me paraissait très louche, et si Juarez lui-même était apparu avec quelques centaines de guerillas je n'en aurais pas été étonnée. C'est une route abominable qui traverse des plaines incultes jusqu'au Chiquihuite. Les seuls points civilisés sont des postes français avec leur cantine à côté. Au Chiquihuite, à 7 heures du soir, au sein d'une épaisse forêt, la roue cassa et nous ne fîmes qu'à deux heures du matin notre entrée à Córdoba dans une Diligencia de la republica.

Cette journée me laissa une étrange impression, les Mexicains se confondaient en excuses de la route (nous avions passé par une demi-douzaine de barrancas avec des pierres de plusieurs mètres de longueur), et nous les assurions que cela ne nous faisait rien du tout mais de fait cela passait toute expression et il fallait notre âge et notre bonne humeur pour ne pas avoir de courbature ni de côte cassée. Les routes sont du reste la seule chose que j'ai trouvée pis que je ne croyais. Entre le Canada et Palmar, l'une des diligences qui nous suivaient a versé complètement avec six messieurs dont M. Velasquez de Leon qui a dû sortir par la fenêtre et cela seulement parce qu'il venait de pleuvoir pendant un demi-quart d'heure.

Votre Majesté voit que de voyager dans ce pays-ci n'est pas une petite affaire, cependant nous n'avons pas même été fatigués. M. de Montessini vient de me dire que la diligence vient de nouveau être arrêtée entre Mexico et Vera Cruz et que l'on a pris trois piastres. Elle l'avait été la veille de notre arrivée à Córdoba bien qu'Almonte ne veuille pas tout à fait en convenir. Orizaba est un des plus jolis endroits qu'on puisse voir et rappelle l'Italie et le Tyrol méridional, l'air y est délicieux, d'une légèreté extrême. Le cerro de Borrego sur-

plombe la ville. Nous avons passé les Cumbres à cheval. A Puente Colorado nous attendaient les autorités de Puebla et le général Brincourt. Je ne saurais assez faire l'éloge à Votre Majesté de ce dernier, c'est je crois parmi tous les officiers capables qui sont ici l'un des plus remarquables comme bravoure, comme énergie et aussi comme tact car il comprend et ménage le caractère mexicain mieux que personne. Je le crois appelé à rendre des services signalés dans ce pays-ci. L'Empereur lui a donné la croix de grand officier de la Guadeloupe aussi qu'au général de Manssion à l'occasion d'une promotion qui a été faite à notre passage à Puebla.

De Puebla nous avons été à Cholula et nous avons entendu la messe sur le teocali dans la chapelle de la Vierge de los Remedios. Cela a quelque chose de très émouvant que cette petite chapelle sur l'emplacement où se faisaient les sacrifices humains. La plaine environnante rappelle beaucoup la Lombardie comme aussi les environs de Mexico qui sont ravissants. Les officiers qui ont fait la campagne d'Italie conviennent que cela y ressemble. C'est une grande satisfaction pour nous car on se croit en Europe. Le paseo de Mexico, avec un peu de bonne volonté, fait penser aux Champs-Élysées, il y a beaucoup de voitures le soir mais toutes fermées, à commencer par celle du général en chef. Les matinées sont on ne peut plus agréables ainsi que les soirées.

Pendant notre trajet de Vera Cruz ici nous avons pu nous convaincre de plus en plus que toute la population de ce pays-ci est indienne car hors les villes on ne trouve pas un blanc. C'est comme un coup de baguette. A peine arrive-t-on dans un endroit considérable que voilà des préfets brodés à écharpe tricolore à peu près comme en France seulement que les broderies sont d'or. Cela fait un assez étrange contraste avec le reste du pays, il en est de cela comme du chemin de fer, la civilisation est commencée par plusieurs bouts mais il manque les jalons intermédiaires et la suite. Presque tous les Indiens savent lire et écrire, le peuple est souverainement intelligent et si le clergé l'instruisait comme il faut ce serait un peuple éclairé. Nous avons vu des écoles fort avancées où les enfants savaient des choses qu'ils ne savent certainement pas en Autriche, d'autres où on leur demandait si Dieu avait des mains ou des oreilles ou bien quelle était la différence entre la Sainte Vierge véritable et celle qui est à l'église, et cela dans la ville cléricale par excellence de Puebla. Les prêtres ne font même pas le catéchisme dans les écoles. Cependant il y a dans le clergé des éléments de patriotisme et même de progrès intellectuel, dans le bas clergé bien entendu. Lorsqu'on l'aura fait rentrer dans sa sphère et qu'il commencera à s'occuper de son ministère, il pourra peut-être avec le temps devenir assez bien. Tout est à refaire dans ce pays-ci, on ne trouve que ce qui est nature au

physique et au moral. C'est une éducation à entreprendre jusque dans les plus petites choses, heureusement qu'il y a la grande docilité, cette docilité qui fait supporter tous les pouvoirs les plus écrasants, toutes les exactions et tous les crimes. Les gens tranquilles aimaient mieux se cacher que de résister. L'homme qui a sur la conscience tous les malheurs et toutes les aberrations du Mexique, c'est le général Santa Anna. C'est lui qui a établi la république comme un moyen de régner avec impunité, qui a perdu la moitié du territoire, qui a fait toutes les révolutions et qui a corrompu tout ce qu'il a pu corrompre, surtout tous les sentiments de moralité. Les gouvernements éphémères qui se sont succédé depuis quarante ans n'ont jamais été que des minorités supplantées par d'autres, car jamais ils n'ont eu de racine, dans la population indienne, la seule qui travaille et qui fasse vivre l'État. Aussi a-t-on salué comme un indice d'une nouvelle ère que l'empereur voyageât simplement et sans uniforme dans les provinces, car le peuple est blasé de tous ces généraux chamarrés qui ne savaient que monter à cheval et se faire la guerre. Sous ce rapport le système de Juarez était déjà une amélioration sensible, mais il tendait à obtenir la civilisation par les États-Unis, ce qui était une grande anomalie. La France est venue juste à temps pour arrêter ce courant et en substituer un autre vers elle, ce qui je crois est le seul moyen de civiliser le pays, car il faut y importer la civilisation.

Le 22 juin.

J'ajoute encore quelques lignes car le courrier n'est pas encore parti. Le bal a été fort beau dimanche et tout le monde très aimable. Le quadrille se composait de l'Empereur et de la fille du préfet municipal, du général Bazaine et de moi, et de deux couples, Montholon et Almonte. Ce dernier est heureusissime de la Légion d'honneur qu'il porte avec un orgueil visible. Cela fait plaisir qu'il recueille enfin quelque satisfaction pour prix de tant de peines et de difficultés, c'est un bien brave et honnête homme et personne dans ce pays-ci n'aurait montré autant de dévouement et d'abnégation. La mère d'Hidalgo, qui a dû être bien belle jadis, a dîné l'autre jour avec nous et nous avons beaucoup parlé de son fils. C'est une femme d'esprit, elle me plaît beaucoup.

Adieu, madame et bonne sœur. Les choses iront ici si Vos Majestés nous secondent, parce qu'elles doivent aller et que nous voulons qu'elles aillent, mais c'est un labeur prodigieux, car quand un pays s'est amusé pendant quarante ans de son existence à défaire tout ce qu'il avait en fait de ressources et de gouvernement, on ne rectifie pas cela en un jour. Ceci du reste ne nous effraie nullement, ce n'est

que comme fait que je le constate. Nous nous sommes voués à cette œuvre avec parfaite connaissance de cause, pour ma part je le répète, je n'ai été surprise que des routes. Tout le reste je l'ai trouvé plutôt mieux que plus mal. Il faut les chemins de fer avant tout et l'émigration. Les plateaux qui environnent Mexico sont magnifiques et si l'on savait cela davantage, il n'y aurait pas tant de pauvres dans les grands pays de l'Europe. Il y a la richesse des mines qui est prodigieuse, mais les voies manquent pour charrier tout cela. A Mexico on a de la peine à se procurer du fer à côté des filons les plus productifs. Dans les filatures de coton, on brûle du charbon de bois, parce qu'on ne sait comment amener la houille qui se trouve aussi dans le pays.

Nous sommes ravis de Chapultepec où nous habitons déjà, le panorama est peut-être l'un des plus beaux du monde, je crois que cela surpasse Naples. L'air d'ici est excellent et nous convient beaucoup. Tout cela nous offre d'amples compensations pour la patience qu'il faudra exercer pour le reste. Si Votre Majesté voyait ce pays, je suis sûre qu'elle l'aimerait, mais elle ne se fait peut-être pas une idée de l'état dans lequel il se trouve. Et en songeant que la présence de l'armée française lui a rendu la sécurité et l'a de beaucoup amélioré on peut se figurer ce que c'était avant.

Il est peut-être regrettable que le gouvernement depuis un an n'ait pas résidé tout entier entre les mains de l'autorité française dont l'influence eût été plus directe, car les Mexicains, malgré toute mon affection pour eux, ne savent pas se gouverner et peut-être y eût-il eu du temps de gagné. Maintenant les parties sent en suspens, tous attendent leur rédemption, mais je ne sais pas s'ils contribueront, car on aime assez ici à ce que les choses aillent par miracle. Il en a été ainsi lors de l'indépendance, tout le monde était persuadé que ce serait la poule aux œufs d'or et qu'il n'y avait plus qu'à se croiser les bras, l'histoire a donné le démenti.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Copie,  
18 juin 1864.

Monsieur mon frère,

En remerciant Votre Majesté de vos deux aimables lettres du 29 avril et du 15 mai, j'ai le plaisir de lui apprendre que grâce aux bonnes mesures prises par le général Bazaine nous sommes arrivés à Mexico sans le moindre embarras.

L'impression que nous avons reçue sur toute la route ne s'effacera jamais de notre mémoire. Ce long et fatigant voyage nous a permis

d'apprécier la beauté, la richesse du pays et de constater l'affreux état des voies de communication. Sur tout le parcours j'ai été charmé de constater les bons résultats obtenus par l'intervention française non seulement sous le point de vue militaire, mais aussi sous le point de vue administratif. Pour terminer la grande œuvre si bien préparée par Votre Majesté, j'ai besoin de compter sur un redoublement d'activité et d'énergie confiées jusqu'ici à la direction exclusive du général en chef, dont je me plais à reconnaître les services.

Les difficultés qui restent à surmonter sont grandes et je conviens avec Votre Majesté que celles que suscitera un clergé aux idées absolues et peu conciliantes ne seront pas les moindres. Mais avec de la prudence, de la fermeté et l'appui de Votre Majesté j'ai foi en l'avenir.

En vous priant de me rappeler au souvenir de l'Impératrice, je vous réitère l'assurance des sentiments de haute estime avec lesquels je suis de Votre Majesté

le bon frère

(signé) Maximilien.

Mexico, le 18 juin 1864.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Copie,  
26 juillet 1864.

Monsieur mon frère,

Depuis notre arrivée à Mexico, j'ai tout lieu d'être satisfait de la situation générale du pays. Chaque jour de nouvelles adhésions à l'Empire m'arrivent de l'intérieur; les troupes franco-mexicaines se mettent successivement en mouvement et obtiennent partout des marques de sympathie de la part des populations, ou des succès plus ou moins grands sur les récalcitrants.

J'ai le plaisir d'annoncer en outre à Votre Majesté que m'étant directement mis en relation avec Uraga, je suis parvenu en très peu de temps à le rallier ainsi qu'un certain nombre de ses officiers et soldats. J'attends de jour à autre la visite de ce général et je ne doute pas que cet exemple donné par un des meilleurs officiers de l'armée juariste ne soit bientôt suivi, sinon de la soumission de ce chef dont l'entêtement est le principal mérite, du moins de la désorganisation du petit corps d'armée qu'il ne maintient, dit-on, qu'avec de grandes difficultés.

Tout marche donc vers la pacification générale; l'armée de terre fait bien son devoir, pourquoi faut-il que le rôle de l'escadre ait été

jusqu'ici presque nul? C'est avec grands regrets que je vois les ports de Manzanillo, Mazatlan, Guaymas, etc., livrés aux dissidents et par suite le produit si important de leur douane, dont nous avons tant besoin, nous échapper entièrement.

L'organisation des grands services publics fait l'objet de mes constantes préoccupations.

Le désordre est si grand partout que tout est à faire — des commissions chargées d'élaborer des projets relatifs à l'armée, aux finances, à l'organisation judiciaire, etc., sont nommées, et fonctionnent déjà — mais je dois reconnaître que parmi les Mexicains les hommes capables sont presque introuvables. C'est donc de l'élément français surtout que j'attends des travaux intelligents et pratiques qui me permettent de mettre la main à l'œuvre de la réorganisation générale, indispensable au développement des richesses de ce beau pays. Je trouve à cet égard dans la coopération de M. Corta une intelligence et un dévouement que je me plais à reconnaître.

Le parti libéral semble tout disposé à me seconder; quant à l'attitude du clergé et de ses adhérents, tout en protestant chaleureusement d'un dévouement sans limite ce parti influent prépare dans l'ombre des armes pour tenter de combattre ou d'enrayer mes idées de progrès. Le nonce n'arrivant pas, je me verrai bientôt dans la nécessité d'entamer l'examen des questions si graves qui se rattachent aux biens du clergé sans la coopération de la cour de Rome. Quoi qu'il en soit ma confiance ne faiblit pas et je travaille sans relâche à l'accomplissement de l'œuvre due à l'inspiration si généreuse et à l'initiative si glorieuse de Votre Majesté.

Nous avons appris l'Impératrice et moi avec un grand plaisir que l'accident de Fontainebleau n'avait eu aucun résultat fâcheux pour une santé si nécessaire au repos du monde entier et si chère à ceux qui ayant pu connaître Votre Majesté lui ont voué une affection sincère.

Nous nous rappelons au souvenir de l'Impératrice et je vous réitère l'assurance des sentiments de haute estime et d'amitié sincère avec lesquels je suis de Votre Majesté le bon frère

Maximilien.

Mexico, le 26 juillet 1864.

L'Empereur Napoléon III à l'Empereur Maximilien. Original, mais la signature seule est autographe, 28 juillet 1864.

Monsieur mon frère,

Ma bien aimée cousine madame la princesse Marie-Clotilde Napoléon est heureusement accouchée, le 16 de ce mois, d'un prince,

auquel j'ai donné les noms de Napoléon Louis-Joseph-Jérôme. Votre Majesté me fait assez connaître, en toute occasion, combien Elle s'intéresse à ce qui peut regarder les avantages de ma couronne, pour que je m'attende à la voir également sensible à ma joie, dans une circonstance si intéressante pour ma famille. Je serai, pour ma part, toujours bien aise de vous donner des marques nouvelles de la haute estime et de l'inviolable amitié avec lesquelles je suis

Monsieur mon frère  
de Votre Majesté Impériale  
le bon frère

Napoléon.

Vichy, le 28 juillet 1864.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 30 juillet 1864.

Madame et bonne sœur,

Le départ du courrier ne me laisse de temps que pour remercier Votre Majesté pour tous les détails si intéressants qu'elle veut bien me donner, par le prochain packet je compte le faire plus longuement.

Nous sommes bien heureux des nouvelles qui nous arrivent de Mexico, et malgré que nous nous attendions d'avance à une réception sympathique du peuple malheureux à qui Vos Majestés allaient porter toute une régénération, notre attente a été dépassée par le délire, que ces pauvres Indiens ont montré pour leurs souverains. Voilà véritablement la meilleure réponse que nous puissions donner à J. Favre, et à d'autres de son école.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Empereur et croyez aux sentiments avec lesquels je suis

De Votre Majesté  
La toute dévouée sœur et amie

Eugénie.

30 juillet 1864.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 30 juillet 1864.

Madame et bonne sœur,

Je remercie Votre Majesté de l'intérêt qu'elle a porté à l'accident de l'Empereur qui par le fait n'a rien été, il n'en a pas été un seul instant souffrant, mais les journaux l'ont augmenté au point de faire croire qu'il avait couru un danger.

Je vais envoyer la lettre de l'Empereur Maximilien à l'Empereur, mais il lui sera impossible de répondre par ce courrier, car j'ai à peine le temps d'ajouter quelques lignes à la lettre que j'ai écrite ce matin.

Je conçois toutes les difficultés que Vos Majestés doivent éprouver à trouver des hommes, car si dans tous les pays ils sont rares, cela doit être plus difficile encore quand la société entière a été bouleversée par des révolutions continuelles, mais l'adage qui dit qu'il faut une main de fer dans un gant de velours, n'a jamais trouvé meilleure application que pour les peuples de race latine, et particulièrement le Mexique; l'élément étranger offusqué souvent, il est vrai, mais quand ils croient que ce n'est qu'une mesure temporaire, ils leur font un tout autre effet peut-être à ce titre; souffriront-ils mieux cette ingérence qui leur est pourtant si nécessaire?

Je suis heureuse d'apprendre que la supérieure des sœurs de Saint-Vincent plaît à Votre Majesté, partout ces bonnes sœurs savent se faire aimer et c'est une bien grande gloire pour la France de voir que cette congrégation se porte toujours là où il y a un bien à faire.

Hidalgo vient de m'apprendre que Vos Majestés vont partir pour un long voyage, j'espère que la saison des pluies ne le rendra pas trop difficile. Mgr Labastida me semble loin d'accepter une transaction, il est vraiment fâcheux que les biens de la terre prennent une si large part dans les sentiments de ceux qui en devraient être le plus détachés, j'avoue que je crains beaucoup pour Mgr Meglia l'atmosphère qui va l'entourer, et qui lui donnera peut-être une fausse idée des choses. Gutierrez Estrada va partir pour Rome, ces illusions vont sans doute aussi se communiquer au Sacré Collège, et d'illusion en illusion, le pratique et le vrai disparaîtront, et je crois devoir dire tout ceci à Votre Majesté pour qu'elle en soit avertie, il est inutile d'ajouter que nous ferons notre possible pour faire voir la vérité, mais le voudra-t-on à Rome?...

Je prie Votre Majesté de croire aux sentiments avec lesquels je suis de

Votre Majesté

La bonne sœur

Eugénie.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Copie,  
9 août 1864.

Monsieur mon frère,

La question financière du Mexique est trop vitale pour ne pas faire l'objet de mes incessantes préoccupations. Ne voulant pas dès le

début blesser l'amour-propre mexicain, j'ai cherché à former, avec les éléments du pays, un ministère capable de rétablir l'ordre et la régularité dans le gouvernement. Par ce moyen je suis parvenu plus tôt que je ne l'espérais à obtenir de mes ministres eux-mêmes l'aveu assez pénible de leur impuissance en ce qui concerne surtout le portefeuille des finances. C'est pour moi une victoire et dès ce moment il est admis par les Mexicains les plus influents qu'il est nécessaire d'introduire des capacités étrangères dans la direction des principaux services.

Lors de mon séjour au Palais des Tuileries, Votre Majesté, en me recommandant M. Corta, a bien voulu me promettre que le député dont chaque jour j'apprécie les connaissances administratives et financières resterait comme bon conseil, à ma disposition le temps nécessaire à la réorganisation des finances de l'État.

Cependant M. Corta, persuadé qu'il ne peut comme député français prendre une part officielle et continue au traitement des affaires financières du Mexique sans l'autorisation préalable de Votre Majesté et du président de la Chambre, croit qu'il est de son devoir de rentrer en France par un des prochains paquebots.

M. Corta me devient chaque jour plus nécessaire, permettez-moi donc d'insister près de Votre Majesté pour que son concours dans la création du nouvel empire me soit assuré tout au moins le temps nécessaire pour organiser le service des finances.

Veuillez, en me rappelant au souvenir de l'Impératrice, recevoir la nouvelle assurance de la haute estime et de l'inaltérable amitié avec lesquels je suis de Votre Majesté le bon frère

Maximilien.

Mexico, le 9 août 1864.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 27 août 1864.

Mexico, le 27 août 1864.

Madame et bonne sœur,

Je profite du voyage à Paris du marquis Corio pour adresser selon ma coutume quelques lignes à Votre Majesté, en lui envoyant plusieurs articles qui l'intéresseront sur la fête du 15 août et le voyage de l'Empereur.

L'Empereur a été reçu partout avec un grand enthousiasme supérieur, à ce qu'il me dit, à tout ce dont il avait été témoin jusqu'ici. A San Juan del Rio, pendant un banquet donné à la garnison, il a porté la santé de l'Empereur Napoléon qui a été accueillie avec une chaleur difficile à décrire, rapportent les témoins oculaires.

Au même instant le télégraphe transmettait le toast au général Bazaine. On était à dîner chez le ministre de France qui lui aussi

venait de porter le toast du jour. Le général Bazaine se leva tout ému en disant : « Voici ce que je viens de recevoir. » A la santé de l'Empereur Maximilien les noms si glorieusement associés des deux Empereurs se confondirent dans de communes acclamations parties de toutes les bouches françaises. C'était, assure-t-on, un beau moment.

Quant à moi qui n'ai pu porter aucun toast je ne m'en suis pas moins unie à ceux qui ont été prononcés et j'ai écrit au général Bazaine pour lui offrir mes félicitations bien vivement senties, que je réitère à Votre Majesté. L'Empereur et elle peuvent être persuadés d'avoir des amis très sincères au Mexique.

Je regrette beaucoup que M. Corta, dont l'esprit et le tact dans toutes les questions nous sont précieux, songe à s'en aller. Il est au civil ce que le général Brincourt est à l'armée, ces deux hommes ont une manière toute particulière à séduire et à s'attacher les Mexicains. L'expédition dans le nord avance, Monterey et Matamoros vont être simultanément occupées ces jours-ci. Quant à Oajaca, des bruits contradictoires circulent ; on dit que le général Brincourt a poussé en avant pour venger le drapeau français et notre gouvernement des insultes de Porfirio Diaz. Le combat de Saint-Antonio, où le capitaine Noyer du 7<sup>e</sup> de ligne et soixante soldats ont repoussé victorieusement 2 000 hommes commandés par ce chef de bande, comptera parmi les plus beaux faits d'armes de l'armée française.

Je prie Votre Majesté de recevoir l'assurance des sentiments bien affectueux avec laquelle je suis

Sa dévouée sœur et amie.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 10 septembre 1864.

Mexico, le 10 septembre 1864.

Madame et bonne sœur,

Le courrier part dans peu d'heures, car le mauvais état des chemins oblige à l'expédier plus tôt. Je n'en veux pas moins profiter pour remercier Votre Majesté de son aimable et affectueuse lettre du 30 juillet. Je suis bien touchée de son intérêt si chaud pour le Mexique et je m'adresse à son amitié pour en demander la continuation. Qu'elle me permette seulement de la prier de ne pas attacher une trop grande importance à l'enthousiasme des Indiens, en ce sens que le pays ait besoin de moins de troupes. Je sais bien qu'elles seront nécessairement réduites un jour, mais je prends la liberté de faire observer à Votre Majesté que le plus tard sera le mieux. Les populations sont, malgré leurs bonnes dispositions, tellement apathiques, un peu par nature, le reste en suite de leurs malheurs que si

l'effectif de l'armée française venait à être soudainement diminué, cela donnerait lieu au plus grave découragement de la part de ceux qui désirent l'avenir du pays et à une insécurité très grande pour les habitants. Les Indiens des villages viennent encore de jour en jour demander, ne fût-ce qu'une compagnie française, le colonel Fouré des zouaves me disait dernièrement qu'on l'avait supplié de laisser dans un endroit de la sierra au moins un sous-lieutenant. Cela donne à Votre Majesté la mesure du besoin qu'ont ces pauvres gens de l'armée française et du bien qu'elle leur fait, sans compter que Juarez, bien que chassé de Monterey, possède encore les trois riches territoires du Nord. Il y a malheureusement une idée qui n'est pas encore développée chez nos braves Mexicains, c'est le sentiment de la défense, entre nous soit dit, ils se laissent piller, ravager sans opposer de résistance et comme il nous faudra quelque temps pour leur inculquer ces notions, les troupes de Votre Majesté sont pour le moment leur seul refuge.

Je regrette d'annoncer à Votre Majesté que l'Empereur a été assez souffrant à Irapoato d'une angine. Heureusement elle s'est ouverte et il va mieux. Cela m'avait bien inquiétée n'étant pas près de lui. Il y aura demain un mois que nous sommes séparés. Je suppose qu'il passera l'anniversaire de l'indépendance au village même de Dolores. Ici nous tâcherons de le célébrer aussi pompeusement que possible. Il est utile de prouver que l'Empire n'est que le couronnement de l'édifice dont les fondements ont été jetés alors. Il y aura des fêtes populaires et l'entrée à tous les théâtres sera gratuite. Je me réjouis fort de ce que beaucoup de soldats français auront ainsi au théâtre français leur part à la fête.

Je vois tous les dimanches le général Bazaine avec lequel nous avons comme avec toute l'armée les rapports les plus amicaux. Le lieutenant-colonel de Courcy, gendre du général de Gorgon, vient d'arriver de l'intérieur. Il sera probablement nommé commandant de place ; en revanche, le capitaine de Raney ramène sa femme en France. Mme de Courcy reste le seul représentant féminin de l'armée.

J'ai donné quelques petits dîners émaillés de Mexicains et de Français depuis le départ de l'Empereur. Il a désiré aussi qu'à l'instar de Votre Majesté et suivant ses bons exemples, je présidasse le conseil des ministres. Le dimanche je donne en outre au nom de l'Empereur des audiences publiques. Bon nombre d'ex-officiers de Juarez s'y sont déjà présentés. Ensuite je visite autant d'écoles et d'établissements que possible. Aujourd'hui je reviens de Tlalpan où nous avons vu encore deux fabriques l'une de papier, l'autre de coton. Cette dernière est dirigée par des Espagnols, l'un des Asturies, l'autre de la vieille Castille. Votre Majesté aurait eu du plaisir

à les entendre parler avec cet accent pur et correct que nous, Mexicains, n'avons pas et qui est bien plus joli. M. et Mme Almonte m'accompagnaient. Nous avons déjeuné en plein air sous de grands arbres avec l'officier des chasseurs d'Afrique de l'escorte. Je raconte tout ceci à Votre Majesté, parce que je sais qu'elle aime les descriptions. Nous disons souvent, Mme Almonte et moi : « Quel bonheur si l'Impératrice Eugénie venait ici », et alors nous nous prenons à médire de l'Océan et de la distance.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Empereur. J'ai vu avec plaisir que l'Angleterre commence à se prêter aux idées de congrès.

Croyez, Madame et bonne sœur, aux sentiments sincèrement affectueux avec lesquels je suis

De Votre Majesté  
La toute dévouée sœur et amie.

Charlotte.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte. Sans date (septembre 1864).

Madame et très chère sœur,

On me dit par télégraphe qu'il y a une lettre de Votre Majesté pour moi, probablement je la recevrai demain, mais le courrier partant aujourd'hui je ne puis attendre pour écrire. Votre Majesté m'excusera si ma lettre ne répond pas à la sienne. Mgr Meglia a été nommé par le Saint Père comme nonce au Mexique, malheureusement son caractère peu conciliant ne lui a pas fait beaucoup d'amis dans le clergé français et je crois que son long séjour à Paris n'a guère modifié ses idées dans un sens plus libéral, mais peut-être qu'à l'œuvre tout cela se modifiera, et qu'il ne donnera pas à Vos Majestés des ennuis sur une question déjà fort compliquée. Dans ce moment j'ai peu de nouvelles à donner à Votre Majesté, on dirait que toutes les questions dorment, et il est heureux pour tous que le calme succède aux excitations souvent bien factices.

Je n'ai pas besoin de dire à Vos Majestés combien nos pensées sont souvent avec elles, le grand but auquel elles se sont consacrées aura un plein succès, et nous apprécions bien toutes les difficultés avec lesquelles il faut lutter, car rien n'est plus difficile que de faire l'éducation morale de tout un peuple.

L'Empereur m'a chargée avant son départ pour Châlons de le

mettre à vos pieds et de le rappeler au souvenir de l'Empereur Maximilien.

Je prie Votre Majesté de croire que je suis pour la vie  
de Votre Majesté  
la toute dévouée sœur

Eugénie.

L'Empereur Napoléon III à l'Empereur Maximilien. Original,  
14 septembre 1864.

Monsieur mon frère,

Je viens de recevoir la lettre de Votre Majesté du 9 août et je n'ai que le temps de lui écrire un mot avant le départ du paquebot. Je fais écrire à M. Corta pour l'engager à rester au Mexique, car je crois bien important qu'il aide à organiser les services financiers. Déjà on me dit qu'à Vera Cruz depuis que les agents mexicains ont été remis à la tête des douanes, les irrégularités les plus fâcheuses ont recommencé. J'espère que le voyage de Votre Majesté se sera bien passé et qu'il aura été d'une grande utilité pour l'avenir de votre pays. Je vous renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis de Votre Majesté

le bon frère

Napoléon.

Saint-Cloud, 14 septembre 1864.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 24 septembre 1864.

Schwabach, 24 septembre 1864.

Madame et très chère sœur,

C'est ici où j'ai reçu la lettre de Votre Majesté, c'est ce qui a rendu impossible une réponse, car les paquebots partent si rapprochés de l'arrivée qu'il est souvent difficile d'être à temps même en étant à Paris, j'ai donc écrit une dépêche télégraphique pour faire savoir à Votre Majesté la cause de mon silence.

J'ai été bien heureuse d'apprendre que vous étiez restée à Mexico pendant l'absence de l'Empereur, car en outre que dans un pays si bouleversé on a besoin de se sentir protégé, il y a aussi l'avantage qu'ils se voyent aussi bien gouvernés par vous que par l'Empereur, dans un pays si vaste c'est indispensable, car pour tout Mexicain la stabilité repose dans la possession de Mexico, et de voir les souverains partir, doit frapper au cœur tous les señores, mais je conçois combien a du être pénible à Votre Majesté cette séparation.